

Q : quoi

Dans la pochette de doubles feuilles à grands carreaux on prend une double feuille à grands carreaux. Sur la première page on écrit son nom, le titre, le nom de l'éditeur, puis on trace à la règle le cadre rouge et noir. À l'intérieur de cette feuille on glisse une deuxième feuille, sur la première page de laquelle on a également inscrit son nom et le titre, sans cadre. On passe beaucoup de temps à inventer des titres. On ne sait pas à quoi ils font allusion, mais ces titres font allusion, c'est évident, à quelque chose, quoi, on ne sait pas, mais si ce n'était pas le cas ce ne seraient pas des titres, or c'en sont, ça tombe sous le sens, à les voir déposés, comme tombés on ne sait d'où, sur la première page de la double feuille, on perçoit instantanément leur caractère de nécessité, on comprend tout de suite qu'ils sont mystérieusement gros d'une longue histoire, qui ne demande, pense-t-

on, qu'à ruisseler d'eux sans effort. Qu'on ait de la facilité à trouver des titres confirme bien qu'on est fait pour raconter des histoires. C'est plus facile d'en trouver que d'inventer des noms d'éditeurs, on a une liste de noms tout prêts, mais la liste des titres est bien plus longue, heureusement qu'un éditeur peut publier à lui seul plusieurs titres. Pour les éditeurs, on n'a pas à s'en faire, à la limite un seul suffirait.

Dans les deux premières doubles feuilles on glisse une troisième double feuille avec une pensée mise en exergue. Ça prend du temps d'inventer toutes ces pensées et tous les noms des auteurs de ces pensées. On en a une liste, moins longue que la liste des titres, mais enfin une liste, étant entendu qu'on ne pond pas comme ça des pensées au petit bonheur, encore faut-il que les pensées s'accordent avec les titres, c'est-à-dire que chaque pensée aille de pair avec un titre bien précis, ce n'est pas si simple, surtout quand on ne sait pas à quoi les titres se réfèrent. Par rapport à la liste des titres, celle des pensées est toujours en retard, et les noms des auteurs de ces pensées sont encore plus difficiles à inventer que les pensées elles-mêmes. Heureusement qu'on a décidé de se dispenser de faire figurer en exergue le titre et l'éditeur de l'ouvrage dont est tirée la pensée. Sinon on ne ferait vraiment plus que cela, inventer des noms, des pensées et des titres.

Une fois qu'on a glissé les deux dernières doubles feuilles dans la première double feuille, on tire de la pochette de feuilles simples une feuille simple sur laquelle on écrit le chiffre trois puis on se met à réfléchir. Là, grand vide. On fixe son titre, avec de temps à autre un coup d'œil d'appoint sur sa pensée, mais cette pensée ni même ce titre, toujours gros de mille péripéties, ne laissent rien choir, ils sont là, clos, denses, énigmatiques et bien frappés, sur la première et la troisième double feuille. Au bout d'un moment on cesse de réfléchir, on classe les trois doubles feuilles enchâssées, on fait autre chose.

Pourtant on a de l'imagination. Toute la famille le répète depuis qu'on est petit, depuis l'époque où on passait son temps à se raconter justement des histoires, un cordon de pyjama au poing, en gesticulant comme un épileptique et en arpentant le couloir de l'appartement pendant des heures, d'un bout à l'autre. Puis, sur injonction maternelle et pour ménager les voisins, assis sur une chaise, ce qui nous donnait un petit air de la Pythie sur son trépied. Seulement, ces histoires, en réalité, n'en étaient pas. À chaque fois on en débutait une nouvelle et elles commençaient toutes de la même façon, c'est-à-dire par une scène de violence extrême, dont seuls changeaient l'époque, le décor, les circonstances annexes, mais de toute façon c'étaient à chaque fois l'empoignade et le massacre in medias res, à la massue entre hommes des cavernes, au glaive avec cuirasses et casques à cimier sur fond de temples grecs, à la hache, l'épée, la masse d'armes et la lance en haubert sur des landes au fond desquelles un château fort découpait

son donjon crénelé, au colt dans des déserts poudreux, ainsi de suite. L'épisode suivant devait livrer la clé de ces fureurs mystérieuses. Cependant, comme il ne venait jamais, remplacé toujours par un autre premier épisode, le mystère de ces fureurs demeurait entier, elles restaient intactes, suspendues et figées, avec toutes les explications et conséquences que recelait dans ses plis leur convulsif entrelacs. Ce convulsif entrelacs restait dressé là comme un bas-relief inutile. En fait, les histoires qu'on se racontait étaient plutôt des espèces de groupes sculptés. On y assemblait des mots qui, pour une raison ou pour une autre, retenaient entre leurs syllabes, comme dans un bloc de matière compacte, une certaine qualité de luisance et de bruit, baudrier, fourreau, lame, étui, crosse, holster, etcetera, on les enchâssait dans des phrases exaltées qui n'étaient que le prétexte à amener d'autres mots semblables, on accumulait ainsi, dans une frénésie croissante, tous ces mots étincelants et bruissants empreints d'un inexplicable pouvoir, puis, quand on les avait tous placés, on s'arrêtait.

Évidemment, ça ne constituait pas à proprement parler des histoires, tout en indiquant cependant clairement qu'on était, sans erreur possible, fait pour en conter. Les histoires ne s'écrivaient pas uniquement avec des mots, c'était bien connu, il fallait aussi de l'imagination, on en avait, la famille l'avait dit, simplement elle restait encore enveloppée et contenue dans certaines agglomérations de syllabes. Avec ça, on aurait pu à la rigueur écrire de la poésie. Mais ce

qu'on voulait, c'était écrire pour de bon, c'est-à-dire raconter, et on restait persuadé que, virtuellement, on aurait pu le faire à qui mieux mieux, il aurait suffi de rester assis et concentré assez longtemps. Un jour, on le ferait.

Puis est venue l'époque où il a cessé de falloir narrer quoi que ce soit. Quel merveilleux soulagement. On avait depuis longtemps laissé tomber les doubles feuilles et les listes, naturellement, surtout les doubles feuilles, en ce qui concernait les listes, si on continuait d'en faire, c'était mentalement, contemplant par les yeux de l'esprit la couverture avec son cadre, notre nom, le titre, le nom de l'éditeur. Pourtant, sous cette couverture, tout à coup, plus besoin d'histoire. Et même, surtout pas d'histoire, l'histoire à raconter était désormais prohibée, il fallait surtout ne plus rien raconter, plus de personnages, plus de lieux, plus de circonstances annexes, plus de causes ni de péripéties, rien, surtout plus rien. Mais alors quoi. La question, d'une certaine façon, restait entière. Parce qu'on voulait écrire, pas de poésie, pas d'histoires non plus, d'accord, mais quelque chose, et si ça ne pouvait plus être une histoire il était encore plus difficile d'imaginer ce que ça pouvait être, des histoires, bon, on n'y arrivait pas (encore) mais au moins on savait ce qu'on n'arrivait pas (encore) à faire, tandis que rien, on ne voyait pas réellement de quoi il s'agissait. Car si encore ç'avait été réellement rien, si ç'avait été rien du tout, bon, on aurait vu, mais le rien dont il s'agissait n'était pas tout à fait rien au sens courant du terme, puisqu'on devait l'écrire et que

certains le faisaient, à pleins volumes. Pourquoi pas soi. Cette période de merveilleux soulagement s'est vite révélée en fait la pire période.

Heureusement, elle n'a pas duré. Très rapidement, il a de nouveau fallu dire des choses. Les lieux, les gens, les raisons, les rebondissements, tout était revenu, aussi vite que c'était parti. En plus, tout était, soudain, devenu nettement plus facile. Il suffisait de parler de soi. Comment personne n'y avait-il pensé plus tôt. Il suffisait de raconter sa propre histoire, quel merveilleux soulagement, plus besoin de trouver quoi dire, tout le monde avait obligatoirement des choses à dire.

En même temps, ce n'était pas si simple. Bon, on faisait comme tout le monde, on racontait son histoire à soi, mais quand elle serait finie, que dirait-on, pensait-on. Raconter des histoires, on n'y arrivait pas, mais au moins c'était illimité, si on s'était mis à y arriver on n'aurait plus eu de souci à se faire, les histoires possibles se seraient brusquement dépliées devant nous à perte de vue, comme un territoire sans bornes définies allant se perdre au loin dans la brume de beau temps. Alors que soi, on constituait, par définition, une certaine quantité de matière. Chaque fois qu'on tirait quelque chose de ses propres expériences, on avait un peu l'impression d'être l'Homme à la cervelle d'or, qui puise, qui puise dans sa cervelle, et tout à coup n'a plus à présenter au public que quelques ultimes esquilles d'or ensanglantées entre ses ongles. On n'était pas sûr d'être plus que lui

une mine sans fond. Donc on écrivait avec répugnance, et en freinant des quatre fers pour faire durer.

On le faisait quand même, on le fait, rusant, biaisant et arrangeant tant et si bien qu'on a fini, pour ainsi dire insensiblement, par en raconter, de ces fameuses histoires, sans aucune satisfaction véritable et dans une intranquillité perpétuelle car, primo, même en arrangeant et en inventant beaucoup, on craint toujours de finir un jour par avoir épuisé la substance de base, et deux, ces histoires, malgré tout pas à cent pour cent inventées, ne sont par conséquent pas à cent pour cent de vraies histoires. On a beau se raisonner, l'idée de l'histoire pure et limpide, sortie d'un seul jet de son titre comme la source jaillie du rocher frappé par la verge d'Aaron, nous hante. Même si on inventait et arrangeait encore plus, si on arrangeait jusqu'à éliminer complètement la plus petite trace de soi, même si on racontait une histoire garantie inventée à cent pour cent, elle nous hanterait, on le sait bien, l'autre impossible histoire encore plus quintessenciée nous hanterait. On le sait, quoi qu'on écrive, le remords de ne pas écrire l'autre histoire planerait quelque part sur nous, comme un grand cumulus aux multiples replis bleutés ne promettant aucune pluie. On serait toujours hanté, on le sait, par le remords, quoi qu'on écrive, de ne pas écrire autre chose. Mais quoi.

Pierre Ahnne